

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 5

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pàovont tsantà clia tsanson dè mon dzouveno teimps :

Ne sein dâi lurons dâo melion dâo diablo,
Ne sein dâi lurons que ne craignaint nion !

et ma fâi gâ dè devant se y'avâi onna niéze einmodâie, kâ noutron landstourme comptè dâi gaillâ fermo quie et quasu ti dè la sorta dè cé mousquâtéro dè Bourneins que dévessâi parti ein 47 po la campagne dâo Sonderbon. L'étâi eindéci dè mettrè dein se n'abressâ dâi patalons nâovo ão bin dâi vilhio.

— Preinds-lè ti dou, lài fâ sa fenna, te sarè bin conteint dè poâi tè retsandzi quand te sarâ mou.

— Rein dè cein, repond lo brâvo sordâ, et quand revindri avoué mè patalons crebliâ dè ballès, que voudriâ-tou que metto !

Po on luron, c'étâi on luron césiquie !

MÈRE ET FILLE

IV

Au premier moment, le médecin n'avait rien dit. Il avait vu le mal et il s'était hâté de le soulager. Mais, lorsqu'il eut obtenu ce résultat, il se tourna avec étonnement vers Mme Fonguerives :

— Comment pareil accident a-t-il pu arriver ici à cette jeune fille ? demanda-t-il avec une sorte d'autorité.

— Mais je ne sais que ce qu'elle vient de me raconter ; un fer à friser, trop chaud, a échappé aux mains inexpérimentées de la pauvre enfant et a produit l'affreuse brûlure que vous venez de voir.

— Un fer à friser ? reprit le médecin en se tournant vers la jeune fille ; pourriez-vous m'expliquer, mademoiselle ?...

— Oh ! je vous en prie, monsieur, ne me questionnez pas en ce moment ! s'écria la jeune fille en joignant les mains ; je souffre trop encore, je suis trop impressionnée pour pouvoir vous donner toutes les explications nécessaires. Demain, un autre jour, quand vous reviendrez, car vous reviendrez, n'est-ce pas ? Je vous dirai alors tout ce que vous voudrez, tout ce qui est arrivé ; mais je ne peux pas en ce moment.

Le regard de Colette, en parlant ainsi, était si suppliant et si explicite, que le médecin n'osa insister ; et, après avoir donné les prescriptions pour la nuit et annoncé qu'il reviendrait le lendemain, il prit congé de la mère et de la fille avec cet air rêveur d'un homme qui est sur la trace d'un mystère qu'il n'ose chercher à approfondir.

Et, lorsqu'il fut parti, Mme Fonguerives, qui ne voulait pas abandonner sa fille, s'établit dans le grand fauteuil que celle-ci venait de quitter, après avoir elle-même installé Colette dans son lit blanc de fillette.

... Il se passa ainsi trois ou quatre jours, pendant lesquels on ne toucha point à l'appareil qu'on avait posé sur la brûlure.

Pendant ce temps-là, André était venu presque tous les jours ; mais on ne l'avait point reçu, et il savait seulement qu'un accident, dont on n'était point inquiet, était arrivé à la jeune fille et qu'elle restait enfermée dans sa chambre, où sa mère restait avec elle pour lui tenir compagnie.

Et plusieurs fois aussi le médecin, qui venait chaque jour s'informer de la marche que suivait le mal, avait de nouveau essayé de questionner Colette ; mais il avait toujours été retenu par l'air effaré et suppliant de la jeune fille, qui lui montrait sa mère du regard, en lui faisant comprendre qu'elle ne voulait pas parler devant elle.

Enfin, un jour, il fut décidé qu'on lèverait le lendemain l'appareil, pour s'assurer de l'état où se trouvait la brûlure.

— Mère, je t'en prie, je ne veux pas que tu sois là..., dit Colette au moment où elle vit entrer l'opérateur. Tu sais, je serai bien laide, peut-être, et à moi cela ne me fait rien d'être laide ; mais à toi cela te ferait trop de peine et je veux que tu y sois préparée.

— Laide ! s'écria avec effroi Mme Fonguerives. Laide ? toi ! Est-ce que c'est possible ? Est-ce que cela peut être ? ajouta-t-elle en se tournant, toute tremblante, vers le médecin.

Celui-ci semblait si absorbé dans les préparatifs de son opération qu'il ne parut pas entendre la question de la mère, et son regard seul interrogeait celui de la jeune fille.

Mais celle-ci le repoussa doucement de la main.

— Dites à ma mère qu'il faut qu'elle s'éloigne, insista-t-elle.

— Je suis aussi de cet avis, madame, dit l'opérateur docile, en se tournant vers Mme Fonguerives ; non pour vous, peut-être, mais pour la tranquillité de notre malade, qui a encore besoin d'un calme absolu.

La mère comprit qu'elle devait obéir ; elle se leva, sérieuse et presque triste, et elle disparut derrière le rideau du lit.

Aussitôt qu'il la crut partie, le médecin commença à enlever l'appareil posé sur le visage de Colette.

La jeune fille paraissait en proie à une anxiété cruelle. Le médecin, agité lui-même par une crainte qu'il n'osait exprimer, cherchait cependant à rassurer la malade.

— Ne vous désolez pas, mon enfant, lui disait-il, j'espère que vous ne serez pas défigurée, et, dites-le moi vite pendant que nous sommes seuls : pourquoi avoir cherché à cacher que c'est avec cette horrible chose que l'on nomme de l'acide sulfurique que vous vous êtes brûlé l'un des côtés du visage ?

— Moi ! s'écria la jeune fille effrayée. Non, non, ce n'est pas vrai, docteur, vous vous trompez !...

— C'est vous qui cherchez à me tromper, mon enfant. Seulement il m'est impossible d'en apprécier le motif, quoique je juge important, peut-être, que vous me donniez vous-même la certitude que je crois avoir déjà.

— Et si cela était ? dit Colette, en arrêtant, d'un geste, la main qui allait soulever l'appareil.

— Je dirais, pauvre enfant, que vous avez voulu perdre votre beauté et que vous n'y aurez que trop réussi.

NELLY-LIEUTIER.

(A suivre.)

La mise en pages du *Conteur* ayant lieu le vendredi, nous avons eu le grand regret de ne pouvoir rendre compte de la dernière et charmante soirée donnée par la *Société de Zofingue*, dont tous nos journaux ont parlé, le lendemain, avec les plus grands éloges. Quelle gaité, quelle animation au Casino-Théâtre, quand cette aimable jeunesse nous y convie ! Depuis le contrôle, où deux Zofingiens reçoivent gracieusement les billets, jusqu'à la scène, règne un souffle particulier de fête de famille, un je ne sais quoi que nous n'y retrouvons dans aucune autre occasion. Dans le vestibule, dans les couloirs, dans la salle circulent les casquettes blanches, qui s'entrecroisent avec les amis, les papas, les mamans, les professeurs... Le rideau se lève : Comme chacun gagne sa place ! La salle est bondée ; on s'est arraché les billets ; le Paradis, même, jouit de la même considération que les pre-

mières, à en juger par les toilettes qui sont au cordon, et tant il est difficile de trouver une place si l'on ne s'y est pris à temps.

On remarque ces soirs-là des figures qu'on ne voit jamais au Théâtre, des personnes qui sont sorties de leurs chères habitudes pour venir applaudir ces jeunes gens dont ils suivent avec sollicitude les études et les progrès. Nous comprenons du reste tout l'attrait de ces soirées ; car nous n'avons jamais vu des amateurs interpréter un rôle avec autant d'aisance, de naturel et de finesse, et posséder une connaissance aussi juste des effets scéniques. Les rôles de femmes tenus par de jeunes garçons ont toujours été un écueil pour les amateurs. Eh bien, messieurs les étudiants nous paraissent avoir surmonté la difficulté avec un succès vraiment exceptionnel. La grâce, la coquetterie, le coup d'éventail, les petits airs penchés, ont été rendus à merveille, au point de faire illusion et de tourner la tête à quiconque ne serait pas renseigné. Tout enfin, dans le programme, si varié et si bien choisi de la soirée de vendredi, a été remarquablement donné et a fait un plaisir extrême. Aussi, que de figures rayonnantes, que de chaleureux applaudissements ! — Messieurs les Zofingiens, vous les avez bien mérités.

L'éclipse de lune de samedi dernier nous a remis en mémoire ces charmants vers de Petit-Senn :

Quarante vers à la Lune.

Quand la nuit dans l'ombre nous plonge,
Du jour éteignant les reflets,
Des mille formes du mensonge
La lune masque les objets.
Reine de la Caricature,
Elle n'éclaire qu'en trompant ;
Toute chose se dénature
A la lueur qu'elle répand.
Elle fait un Diable, d'un ange ;
D'un poltron, un monstre effrayant,
Et jaunit de sa teinte orange
Le minois le plus attrayant.
L'altière Dame a la faiblesse
De faire voir au monde entier
Sa resplendissante noblesse
Dont chaque soir brille un quartier.
Les malins ont fait de son disque,
Parure des Rois d'orient,
Un emblème de ce que risque
Le garçon en se mariant.
Sur l'humeur de tous, elle influe ;
Elle irrite ou calme les fous,
Et donne même la berluie
A plus d'un sage parmi nous.
Nous rencontrons les Lunatiques
Où que ce soit que nous allions,
Auteurs, artistes, politiques
En offrent des échantillons.
Retranchez les vers à la Lune
Dans les poètes de nos jours,
Et deux pages n'en feront qu'une
Dans leurs recueils devenus courts.
Son nom sans cesse dans leur bouche,
Ils la chantent sur tous les airs,
Elle qui dans les cieus se couche,
Ne se couche plus dans leurs vers.

Pour te gronder, Lune inconstante,
Mère du flux et du reflux,
Compte mes vers : ils sont quarante.
Tu n'en auras pas un de plus.

J. PETIT-SENN.

Réponse au dernier logogriphe : *Rocher, roc, roche*. — Ont deviné, MM. C. Jaquet, Bonvillars ; Spring, Fleurier ; Baraldini, Monthey ; Cottier, Gimel ; Luquiens, Juriens ; Reymond, Gimel ; Orange, Genève ; Pavillon, Coinsins ; Chappuis, Cuarnens ; Vielle, Billens ; Déglon, Mézières. — La prime est échue à M. A. Cottier, sellier, à Gimel.

Devinette.

Faire avec 3 allumettes six nombres qui, additionnés, forment 144.

Prime : Un agenda de poche.

Aujourd'hui, soirée annuelle de l'*Union Chorale*, au Casino-Théâtre. Programme charmant, où nous remarquons, outre le concert, un vaudeville de Labiche, *J'invite le colonel* et une opérette, la *Fille de l'épicier*. Concours de l'Orchestre de Beau-Rivage.

THÉÂTRE. — M. Hems a composé son programme de demain de façon à attirer un nombreux public : **L'Ami Fritz**, ce chef-d'œuvre du Théâtre-Français, suivi du *Fiacre 117*. On sait le succès de M. Hems dans cette dernière pièce. C'est un attrait de plus.

Pommes au rhum. — Choisissez de petites pommes de reinette, rangez-les au fond d'une casserole, après les avoir pelées. Mettez-y assez d'eau pour les recouvrir ; ajoutez sucre, zeste de citron, cannelle ou autre aromate. Arrêtez la cuisson avant que les pommes soient trop amollies. Retirez-les une à une de la casserole, et rangez-les, encore chaudes, en pyramide sur le plat. Saupoudrez de sucre râpé sur lequel vous répandrez du rhum. Mettez-y le feu et servez.

Un instituteur de la campagne entre un jour dans un magasin de Morges. Un commis s'approche et demande ce qu'il peut lui servir. — Une livre de café d'un franc, répond l'instituteur. Quand le café est pesé, celui-ci prend son cornet et dit au commis : Combien vous dois-je ?

A table d'hôte. — Un monsieur, très aimable, saisit la carafe d'eau de selz et en verse à tous ses voisins.

— Madame, un peu d'eau de selz ?

— Oh ! monsieur, comment donc !...

— Et vous, monsieur ?

— Avec plaisir !... mais vous me donnez tout, vous ne vous servez pas ?...

Le monsieur, avec satisfaction :

— Ah ! à présent, je vais pouvoir en demander de la fraîche.

Maman fait remarquer au parrain de son petit Jules les progrès de celui-ci à l'école.

— Tu es bien gentil, fait le parrain, eh bien, raconte-moi un peu l'histoire d'Adam.

Adam ? Oh ! je n'en suis pas encore là !

L. MONNET.